# Théâtre Français de la République. *Le Malade imaginaire*.

Pendant que la comédie se moque des médecins, le corps législatif les organise : d'un côté, Molière tourne en ridicule les examens et les thèses de la médecine ; de l'autre, Regnaud (de Saint-Jean-d'Angély) en propose le plan. Cette espèce d'opposition entre le gouvernement et les spectacles est sans inconvénient : de tout temps la satire des diverses professions a été abandonné à la comédie, tandis que le gouvernement s'en réservait la police. Puisqu'il n'est au pouvoir ni de la philosophie, ni de 'autorité, de guérir la faiblesse et la crédulité de hommes, le gouvernement remplit son devoir, lorsqu'il s'efforce d'écarter les charlatans qui pourraient en abuser.

On ne se lasse point de parler des comédies de Molière ; le littérateur et le philosophe y découvrent toujours des beautés nouvelles : le seul tableau des mœurs antiques est instructif et curieux ; on y étudie les révolutions de la société. Je ne sais pas si nous valons mieux que les Français du siècle de Louis XIV, mais Molière nous apprend que nous ne leur ressemblons guère.

Quelle profondeur dans cette pièce, que les gens du monde regardent comme une farce de carnaval ! L’auteur a osé attaquer un des préjugés les plus universels et les plus anciens de la société, combattre les deux passions qui font le plus de dupes, la crainte de la mort et l’amour de la vie ; il a bien pu les persifler, mais il était au-dessus de son art de les détruire. Les usages, qui ont leur force dans la faiblesse humaine, bravent tous les traits du ridicule : Molière n’a point corrigé les hommes de la médecine ; mais il a corrigé les médecins de leur ignorance et de leur barbarie, si cependant il faut attribuer une si importante réforme aux railleries de Molière, plutôt qu’aux progrès de la politesse et de la physique.

Les représentations du *Malade imaginaire* ne diminuèrent pas le crédit des médecins à la cour : madame de Maintenon n’en eut pas moins de respect pour la faculté ; le sévère Fagon, digne émule de Purgon, n’en purgea pas moins Louis XIV toutes les semaines ; des jours de médecine du monarque n’en furent pas moins des jours solennels, des jours d’étiquette ; et les écoles de médecine continuèrent à retentir des arguments des Diafoirus.

Molière a peut-être été trop loin, lorsqu’il a sapé les fondements de la médecine, lorsqu’il a prétendu qu’il était ridicule à un homme de vouloir en guérir un autre ; mais on n’exige pas d’une comédie l’exactitude rigoureuse d’une dissertation : l'auteur du *Malade imaginaire* a revêtu de la charge comique ce principe si connu, que la médecine est un art conjectural, très dangereux entre les mains d’un ignorant, plus dangereux encore dans celles d’un faux savant. Si nos médecins actuels sont supérieurs à ceux du siècle dernier, c’est qu’ils ont appris à douter, c’est qu’ils se défient des remèdes, c’est qu’ils sont au lit du malade spectateurs beaucoup plus qu’acteurs, tout prêts d’agir cependant, s’il y a lieu, mais agissant beaucoup en ne faisant rien. C’est la médecine des saignées et des purgations administrées à tort et à travers, c’est-à-dire, l’abus de la médecine, que Molière a immolé à la risée publique. Si l’aveugle confiance dans la pharmacie est un excès, l’aversion absolue pour toute espèce de remèdes est un autre excès non moins nuisible.

Quand il serait prouvé que l’imprudence des médecins a tué plus de malades que le défaut total de secours, il faudrait toujours respecter et pratiquer cette partie essentielle de la médecine, qui consiste dans le régime : et même dans les maux aigus, dont les crises font presque toute la cure, la présence du médecin est toujours utile pour rassurer la famille, consoler le malade, suivre la marche de la maladie, et du moins empêcher qu’on ne contrarie la nature. Les auteurs à paradoxes, qui visent à l’effet, tels que Montaigne et J.-J. Rousseau, se jettent dans les extrêmes par ambition : une satire des médecins est plus piquante qu’un examen impartial de leur utilité : on acquiert peu de gloire en se renfermant dans le juste milieu de la raison ; mais un écrivain qui n’est pas capable de préférer l’intérêt de la vérité à la gloire d’auteur, est indigne d’exercer la magistrature des lettres. D’ailleurs, le temps des sophismes et des déclamations est passé : nous sommes blasés sur les paradoxes et le charlatanisme ; et je crois que, grâce à la révolution, pour être aujourd’hui neuf et piquant, le meilleur parti, c’est d’être raisonnable.

Les auteurs comiques, de même que les romanciers, semblent avoir pris à tâche de rendre ridicule l’autorité paternelle : l’époux dont les parents ont fait choix pour leur fille, est presque toujours un imbécile, un magot ; tandis que l’amant que la fille a choisi elle-même, est un modèle de grâce et perfection : c’est le hasard qui le lui a présenté à la comédie, ou dans un bal ; et la première entrevue a été signalée par quelque service éclatant, par quelque trait de courage et de générosité de la part du jeune homme ; c’est un ange envoyé du ciel pour consoler le cœur de l’innocente créature, pour lui donner la force de résister à la tyrannie de son père. Molière a lui-même donné l’exemple de ces intrigues romanesques : il voulait plaire ; avant d’être moraliste, il était poète, et, pour le succès de ses comédies, il comptait plus sur le suffrage de la jeunesse riante et folâtre que sur l’approbation des pères et des tuteurs chagrins. Voilà pourquoi il se déclare le protecteur des passions d’aventure, et se range toujours du parti des jeunes filles contre l’autorité paternelle.

Dans *Le Tartuffe*, Orgon veut donner sa fille à un scélérat hypocrite ; dans *Les Femmes savantes*, Philaminte choisit pour gendre un Trissotin, un pédant ridicule ; dans *Le Malade imaginaire*, Argan veut marier Angélique avec un grand benêt tel que Thomas Diafoirus. Si les pères sont si absurdes et les jeunes filles si raisonnables dans leur choix, il en résulte que c’est à la sagesse des jeunes filles qu’il faut uniquement s’en rapporter pour leur établissement, et que la sottise des pères n’est propre qu’à tout gâter. Autrefois de pareilles comédies tournaient la tête aux jeunes personnes ; leur imagination exaltée ne se représentait que des héros de roman : un garçon sage, instruit dans son état, fort bien établi, n’était à leurs yeux qu’un malotru, quand il n’avait pas la jambe bien faite, quand il ne savait pas jouer la passion et débiter un compliment avec grâce. Le danger est moindre aujourd’hui ; d’après de plus mûres réflexions sur la nature du mariage, on a découvert qu’un homme simple et mal tourné pouvait faire un bon mari, en dépit des comédies et des romans ; et comme les maris à présent ne se jettent pas à la tête des demoiselles, les demoiselles ont jugé qu’il fallait prendre ce qu’elles trouvent. En général, les jeunes gens les moins estimables sont les plus séduisants ; ceux qui sont les moins propres à faire un mari, savent le mieux jouer le rôle d’amants. Les mariages faits par amour, contre le vœu des parents, sont presque toujours malheureux ; l’expérience et la tendresse d’un père et d’une mère sont nécessairement plus éclairées que le cœur des jeunes filles, qui n’ont vu le monde que dans les romans : par conséquent toutes ces fictions, soit en vers, soit en prose, dont l’objet est de peindre la passion, d’électriser le cœur, et d’engendrer cette espèce de maladie morale qu’on appelle amour, sont essentiellement nuisibles à la jeunesse et subversives de l’ordre social.

On supprime les ballets dans la représentation du *Malade imaginaire*, mais on a raison de conserver la cérémonie burlesque de la réception du médecin : ce n'est qu'une farce ; mais c'est pour les acteurs une occasion de se montrer au public : leur procession est une sorte de parade militaire : le parterre passe en revue e jour-là son régiment de comédiens ; à mesure qu'il défile, le général paye à chaque soldat le prix de ses services en applaudissements. Comme les acteurs se présentent deux à deux, chacun à sa part indivise des faveurs du public. Quelques jeunes gens ont eu l'indiscrétion ou la cruauté de joindre la parole au geste, et de nommer le sujet auquel ils adressaient plus directement le témoignage de leur satisfaction. Lorsque Mlle Bourgoin et Mlle Volnais ont passé à côté l'une de l'autre, un plaisant s'est écrié, malignement sans doute, *bravo Bourgoin*! c'était une ironie pour Mlle Bourgoin, ou une injustice pour Mlle Volonais. Mlle Duchesnois et Mlle Georges, objets de tant de divisons ont paru ensemble, comme deux bonnes camarades.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

On a observé que Mlle Georges gardait mal son rang, et ne marchait pas sur la même ligne que Mlle Duchesnois : il paraît qu'elle ne sait pas encore bien l'exercice.